

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de Jean-François Marmontel



Jean-François Marmontel (1723-1799)

Né dans un milieu modeste, formé par les jésuites, il renonce à entrer dans l'Église et se consacre à la littérature. Voltaire le fait venir à Paris en 1745. Mondain, il fréquente les salons de M^{me} de Tencin et de M^{me} Geoffrin chez laquelle il loue une chambre. Ami des encyclopédistes, il est aussi l'un des protégés de M^{me} de Pompadour. En 1759, il est embastillé quelques jours pour une satire, visant le duc d'Aumont, insérée dans *le Mercure de France* qu'il dirige et dont il ne veut pas dénoncer l'auteur. En 1767 son *Bélisaire* fait scandale. Transposant les conflits du gouvernement du général d'Empire Romain d'Orient au XVIII^e siècle, il mène une réflexion sur la politique et l'intolérance religieuse. En dépit de ses éclats, de sa collaboration à l'*Encyclopédie* et de ses idées acquises aux « Lumières », il est nommé historiographe du roi en 1772 et bénéficie grâce à cette charge d'un logement au Grand Commun du château de Versailles. Il reçoit à trois reprises le prix de poésie de l'Académie française, dont il devient membre en 1763 puis secrétaire perpétuel en 1783 à la mort de d'Alembert. En 1789, il est à l'apogée de sa carrière : il est partisan du changement mais rejette les événements révolutionnaires.

Retiré en Normandie, il rédige ses souvenirs entre 1792 et 1796 et considère que ses *Mémoires* constituent son meilleur ouvrage. Directeur du *Mercure de France* en 1758, sa position lui permet de relever les avancées scientifiques de son époque. Il note ainsi dans ses *Mémoires* : « En médecine, dans ce temps-là, s'agait le problème de l'inoculation. La comète prédicta par Halley, et annoncée par Clairault, fixait les yeux de l'astronomie ; la physique me donnait à publier des observations curieuses : par exemple, on me sut bon gré d'avoir mis au jour les moyens de refroidir en été les liqueurs. La chimie me communiquait un nouveau remède à la morsure des vipères, et l'inestimable secret de rappeler les noyés à la vie. La chirurgie me faisait part de ses heureuses hardies et de ses succès merveilleux. L'Histoire naturelle, sous le pinceau de Buffon, me présentait une foule de tableaux dont j'avais le choix. Vaucanson me donnait à décrire aux yeux du public ses machines ingénieuses ». Ses écrits ne constituent pas des mémoires de cour mais procurent un témoignage précieux sur la vie quotidienne des courtisans. De par ses fonctions et ses relations, Marmontel a appartenu aux deux mondes de « la cour et de la ville » et ses souvenirs mettent en lumière les liens existants entre ces deux sociétés. Il décrit l'introduction progressive des idées des encyclopédistes à Versailles où Quesnay, encouragé par M^{me} de Pompadour, reçoit

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de Jean-François Marmontel



savants et philosophes dans son entresol. Marmontel note « les années que je passais à Versailles étaient celles où l'esprit philosophique avait le plus d'activité ». Il remarque néanmoins que « l'école encyclopédique était en défaveur à la cour et dans l'esprit du roi ».

Marmontel (Jean-François), *Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants*, Paris, Xhouet-Déterville, an XIII-1804, 4 vol.

Tome 1, p. 362

Ce n'étoit pas assez pour lui [Voltaire] d'être le plus illustre des gens de lettres, il vouloit être homme de cour. Dès sa jeunesse la plus tendre, il avoit pris la flatteuse habitude de vivre avec les grands. D'abord la maréchale de Villars, le grand-prieur de Vendôme, et depuis le duc de Richelieu, le duc de la Vallière, les Boufflers, les Montmorency, avoient été son monde. Il soupoit avec eux habituellement, et l'on sait avec quelle familiarité respectueuse il avoit l'art de leur écrire et de leur parler. Des vers légèrement et délicatement flatteurs, une conversation non moins séduisante que ses poésies, le faisoient chérir et fêter parmi cette noblesse. Or, cette noblesse étoit admise aux soupers du roi. Pourquoi, lui, n'en étoit-il pas ? C'étoit l'une de ses envies. Il rappeloit l'accueil que Louis-le-Grand faisoit à Boileau et à Racine ; il disoit qu'Horace et Virgile avoient l'honneur d'approcher d'Auguste ; que l'Enéïde avoit été lue dans le cabinet de Livie. Addison et Prior valoient-ils mieux que lui ? Et dans leur patrie n'avoient-ils pas été employés honorablement, l'un dans le ministère, et l'autre en ambassade ? La place d'historiographe étoit déjà pour lui une marque de confiance ; et quel autre avant lui l'avoit remplie avec autant d'éclat ? Il avoit acheté une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi : cette charge, communément assez oiseuse, donnoit pourtant le droit d'être envoyé auprès des souverains pour des commissions légères, et il s'étoit flatté que, pour un homme comme lui, ces commissions ne se borneroient pas à de stériles complimens de félicitation et de condoléance. Il vouloit, comme on dit, faire son chemin à la cour ; et lorsqu'il avoit un projet dans la tête, il y tenoit obstinément : l'une de ses maximes étoit ces mots de l'Evangile: *Regnum, coelorum vim patitur et violenti rapiunt illud* ; il employa donc, à s'introduire auprès du roi, tous les moyens imaginables.

Lorsque Mme d'Etioles, depuis marquise de Pompadour, fut annoncée pour maîtresse du roi, et avant même qu'elle fut déclarée, il s'empressa de lui faire sa cour. Il réussit aisément à lui plaire; et en même temps qu'il célébroit les victoires du roi, il flattoit sa maîtresse en faisant pour elle de jolis vers. Il ne doutoit

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de Jean-François Marmontel



pas que par elle il n'obtînt la faveur d'être admis aux soupers des petits cabinets, et je suis persuadé qu'elle l'auroit voulu.

Transplantée à la cour, et assez mal instruite du caractère et des goûts du roi, elle avoit d'abord espéré de l'amuser par ses talens. Sur un théâtre particulier elle jouoit devant lui de petits actes d'opéra, dont quelques-uns étoient faits pour elle, et dans lesquels son jeu, sa voix, son chant étaient justement applaudis. Voltaire, en faveur auprès d'elle, s'avisa de vouloir diriger ce spectacle. L'alarme en fut au camp des gentilshommes de la chambre et des intendans des Menus-Plaisirs : C'étoit empiéter sur leurs droits, et ce fut entre eux une ligue pour éloigner de là un homme qui les auroit tous dominés, s'il avoit plu au roi autant qu'à sa maîtresse. Mais on savoit que le roi ne l'aimoit pas, et que son empressement à se produire ajoutoit encore à ses préventions contre lui. Peu touché des louanges qu'il lui avoit données dans son panégyrique, il ne voyoit en lui qu'un philosophe impie et qu'un flatteur ambitieux. À grand peine avoit-il enfin consenti à ce qu'il fût reçu à l'académie française. Sans compter les amis de la religion, qui n'étoient point les amis de Voltaire, il avoit à l'entour du roi des jaloux et des envieux de la faveur qu'on lui voyoit briguer, et ceux-là étoient attentifs à censurer ce qu'il faisoit pour plaisir. À leur gré, le poème de Fontenoy n'étoit qu'une froide gazette ; le panégyrique du roi étoit inanimé, sans couleur et sans éloquence ; les vers à Mme de Pompadour furent taxés d'indécence et d'indiscrétion, et dans ces vers surtout,

*Soyez tous deux sans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes*

On fit sentir au roi qu'il était messéant de le mettre au niveau et de pair avec sa maîtresse. Au mariage du dauphin avec l'Infante d'Espagne, il fut aisé de relever l'inconvenance et le ridicule d'avoir donné pour spectacle à l'infante cette *Princesse de Navarre*, qui véritablement n'étoit pas faite pour réussir. Je n'en dis pas de même de l'opéra du *temps de la gloire* : l'idée en étoit grande, le sujet bien conçu et dignement exécuté. Le troisième acte, dont le héros étoit Trajan, présentoit une allusion flatteuse pour le roi : c'était un héros juste, humain, généreux, pacifique et digne de l'amour du monde, à qui le temps de la gloire était ouvert. Voltaire n'avoit pas douté que le roi ne se reconnût dans cet éloge. Après le spectacle, il se trouva sur son passage, et voyant que Sa Majesté passoit sans lui rien dire, il prit la liberté de lui demander « Trajan est-il content ? » Trajan, surpris et mécontent qu'on osât l'interroger, répondit par un froid silence ; et toute la cour trouva mauvais que Voltaire eût osé questionner le roi.

Tome 2, p. 9-10

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de Jean-François Marmontel



J'avois peu de livres à moi, mais la bibliothèque royale m'en, fumissoit en abondance. J'en faisois bonne provision pour les voyages de la cour, où je suivois M. de Marigny ; et les bois de Marly, les forêts de Compiègne et de Fontainebleau étoient mes cabinets d'étude. Je n'avois pas le même agrément à Versailles, et la seule incommodité que j'y éprouvois étoit le manque de promenades. Le croira-t-on ? Ces jardins magnifiques étoient impraticables dans la belle saison. Surtout quand venoient les chaleurs, ces pièces d'eau, ce beau canal, ces bassins de marbre, entourés de statues où sembloit respirer le bronze, exhaloient au loin des vapeurs pestilentielles ; et les eaux de Marly ne venoient à grands frais croupir dans ce valon (*sic*), que pour empoisonner l'air qu'on y respiroit. J'étois obligé d'aller chercher un air pur et une ombre saine dans les bois de Verrières ou de Sataury.

Tome 2, p. 29-30

Un Irlandais, appelé *Patulo*, ayant fait un livre où il développoit les avantages de l'agriculture anglaise sur la nôtre, avoit obtenu, par Quesnai, de M^{me} de Pompadour, que ce livre lui fût dédié, mais il avoit mal fait son épître dédicatoire. Mme de Pompadour, après l'avoir lue, lui dit de s'adresser à moi, et de me prier de sa part de la retoucher avec soin. Je trouvai plus facile de lui en faire une autre ; et en y parlant des cultivateurs, j'attachai à leur condition un intérêt assez sensible, pour que Mme de Pompadour à la lecture de cette épître eût les larmes aux yeux. Quesnai s'en aperçut, et je ne puis vous dire combien il fut content de moi. Sa manière de me servir auprès de la marquise étoit de dire ça et là des mots qui sembloient lui échapper, et qui cependant laisseoient des traces.

Tome 2, p. 33-34

Tandis que les orages se formoient et se dissiperoient au-dessous de l'entresol de Quesnai, il griffonnoit ses axiomes et ses calculs d'économie rustique, aussi tranquille, aussi indifférent à ces mouvemens de la cour, que s'il en eût été à cent lieues de distance. Là-bas on délibéroit de la paix, de la guerre, du choix des généraux, du renvoi des ministres, et nous, dans l'entresol, nous raisonnions d'agriculture, nous calculions le produit net ou quelquefois nous dînions gaiement avec Diderot, d'Alembert, Duclos, Helvétius, Turgot, Buffon; et Madame de Pompadour, ne pouvant engager cette troupe de philosophes descendre dans son salon, venoit elle-même les voir à table et causer avec eux.

Tome 2, p. 46-49

Les années que je passois à Versailles étoient celles où l'esprit philosophique avoit le plus d'activité. D'Alembert et Diderot en avoient arboré l'enseigne dans l'immense atelier de *l'Encyclopédie*, et tout ce qu'il

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de Jean-François Marmontel



y avoit de plus distingué parmi les gens de lettres s'y étoit rallié autour d'eux. Voltaire, de retour de Berlin, d'où il avoit fait chasser le malheureux d'Arnaud, et où il n'avoit pu tenir lui-même, s'étoit retiré à Genève, et de là il souffloit cet esprit de liberté, d'innovation, d'indépendance, qui a fait depuis tant de progrès. Dans son dépit contre le roi, il avoit fait des imprudences ; mais on en fit une bien plus grande, lorsqu'il voulut rentrer dans «a patrie, de l'obliger à se tenir dans un pays de liberté. La réponse du roi, *qu'il reste où il est*, ne fut pas assez réfléchie. Ses attaques n'étoient pas de celles qu'on arrête aux frontières. Versailles, où il auroit été moins hardi qu'en Suisse et qu'à Genève, étoit l'exil qu'il falloit lui donner. Les prêtres auroient dû lui faire ouvrir cette magnifique prison, la même que le cardinal de Richelieu avoit donnée à la haute-noblesse.

En réclamant son titre de gentilhomme Ordinaire de la chambre du roi, il tendoit lui-même le bout de chaîne avec lequel on l'auroit attaché si on avoit voulu. Je dois ce témoignage à Mme de Pompadour, que c'étoit malgré elle qu'il étoit exilé. Elle s'intéressoit à lui, elle m'en demandoit quelquefois des nouvelles ; et lorsque je lui répondois qu'il ne tenoit qu'à elle d'en savoir de plus près : « Eh non, il ne tient pas à moi » disoit-elle avec un soupir.

C'étoit donc de Genève que Voltaire animoit les coopérateurs de l'Encyclopédie. J'étois du nombre, et mon plus grand plaisir, toutes les fois que j'allois à Paris, étoit de me trouver réuni avec eux. D'Alembert et Diderot étoient contens (sic) de mon travail, et nos relations serroient de plus en plus les noeuds d'une amitié qui a duré autant que leur vie; plus intime, plus tendre plus assidûment cultivée avec d'Alembert, mais non moins vraie, non moins inaltérable avec ce bon Diderot, que j'étois toujours si content de voir et si charmé d'entendre.

Tome 2, p. 68-69

Je vis entrer chez moi Genson, le maréchal des écuries de la dauphine. Genson, sur les objets relatifs à son art, donnoit à l'Encyclopédie des articles très-distingués. Il avoit fait une étude particulière de l'anatomie comparée de l'homme et du cheval ; et non-seulement pour les maladies, mais pour la nourriture et l'éducation des chevaux, personne n'étoit plus instruit ; mais peu exercé dans l'art d'écrire, c'étoit à moi qu'il avoit recours pour retoucher un peu son style.

Tome 2, p. 72-74

La cour étoit à Fontainebleau, et là, j'allois assez souvent passer une heure de la soirée avec Quesnai. Un soir que j'étois avec lui, Mme de Pompadour me fit appeler et me dit: " Savez-Vous que la Bruère (sic) est mort à Rome ? Il étoit titulaire du privilège du Mercure : ce privilège lui valoit vingt-cinq mille livres de

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de Jean-François Marmontel



rentes ; il y a de quoi faire plus d'un heureux; et nous avons dessein d'attacher au nouveau brevet du Mercure des pensions pour les gens de lettres. Vous qui les connissez, nommez-moi ceux qui en auroient besoin, et qui en seroient susceptibles." Je nommai Crébillon, d'Alembert, Boissy, et encore quelques autres. Pour Crébillon, je savais bien qu'il étoit inutile de le recommander ; pour d'Alembert, voyant qu'elle faisoit un petit signe d'improbation ; " c'est, lui dis-je, Madame, un géomètre du premier ordre, un écrivain très distingué, et, un très- parfait honnête homme- Oui, me répliqua-t-elle, mais une tête chaude." Je répondis bien doucement que sans un peu de chaleur dans la tête, il n'y avoit point de grand talent. Il s'est passionné, dît-elle, pour la musique italienne, et s'est mis à la tête du parti des Bouffons. Il n'en a pas moins fait la préface de l'Encyclopédie, répondis-je encore avec modestie." Elle n'en parla plus; mais il n'eut point de pension. Je crois qu'un sujet d'exclusion plus grave, ce fût son zèle pour le Roi de Prusse, dont il étoit partisan déclaré et que Mme de Pompadour haïssait personnellement.

Tome 2, p. 93-95

[À propos du « Mercure »]

Dans la partie des sciences et des arts, j'avois encore bien des ressources. En médecine, dans ce temps-là, s'agitoit le problème de l'inoculation. La comète prédite par Halley, et annoncée par Clairault, fixoit les yeux de l'astronomie ; la physique me donnoit à publier des observations curieuses : par exemple, on me sut bon gré d'avoir mis au jour les moyens de rafroidir en été les liqueurs. La chimie me communiquoit un nouveau remède à la morsure des vipères, et l'inestimable secret de rappeler les noyés à la vie. La chirurgie me faisoit part de ses heureuses hardiesse et de ses succès merveilleux. L'Histoire naturelle, sous le pinceau de Buffon, me présentoit une foule de tableaux dont j'avois le choix. Vaucanson me donnoit à décrire aux yeux du public ses machines ingénieuses: L'architecte Leroy, et le graveur Cochin, après avoir parcouru en artistes, l'un les ruines de la Grèce, et l'autre les merveilles de l'Italie, venoient m'enrichir à l'envi de brillantes descriptions, ou d'observations savantes; et mes extraits de leurs voyages étoffent pour mes lecteurs un voyage amusant.

Tome 2, p. 125-124

Le comte de Creutz. Il étoit aussi de la société littéraire et des dîners de Mme Geoffrin [...] parlant de chimie en chimiste, d'histoire naturelle en disciple de Linneus, et singulièrement de la Suède et de l'Espagne en curieux observateur des propriétés de ces climats et de leurs productions diverses, il étoit pour nous une source d'instructions embellies par la plus brillante élocution.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de Jean-François Marmontel



Tome 2, p. 125-124

La jonction des deux mers, et le commerce de l'une à l'autre, étoient le résultat de deux ou trois grandes idées combinées par le génie. La première étoit celle d'un amas d'eaux immense, dans l'espèce de coupe que forment des montagnes du côté de Revel, à quelques lieues de Carcassonne, pour être perpétuellement la source et le réservoir du canal. La seconde, étoit le choix d'une éminence inférieure au réservoir, mais dominant d'un côté l'intervalle de ce point-là jusqu'à Toulouse, et de l'autre côté l'espace du même point jusqu'à Béziers; en sorte que les eaux du réservoir conduites jusques-là par une pente naturelle, s'y tiendroient suspendues dans un vaste niveau, et n'auroient plus qu'à s'épancher d'un côté vers Béziers, de l'autre vers Toulouse, pour alimenter le canal, et aller déposer les barques dans l'Orbe d'un côté, et de l'autre dans la Garonne. Enfin, une troisième et principale idée étoit la construction des écluses dans tous les points où les barques auroient à s'élever ou à descendre; l'effet de ces écluses étant, comme l'on sait, de recevoir les barques, et en se remplissant ou se vidant à volonté, de leur servir comme d'échelons dans les deux sens, soit pour descendre, soit pour monter au niveau du canal.

En vous épargnant les détails de prévoyance et d'industrie où l'inventeur étoit entré, pour rendre intarissable la source des eaux du canal et en mesurer le volume, sans jamais le faire dépendre du cours des rivières voisines, ni communiquer avec elles, je dirai seulement que je ne négligeai aucun de ces détails. Mais le principal objet de mon attention fut le bassin de Saint-Ferréol, la source du canal et le réservoir de ses eaux. Ce bassin, formé comme je l'ai dit, par un cercle de montagnes, a deux mille deux cent vingt-deux toises de circonférence et cent soixante pieds de profondeur. La gorge des montagnes qui l'environnent est fermée par un mur de trente-six toises d'épaisseur. Lorsqu'il est plein, ses eaux s'épanchent en cascades ; mais dans les temps de sécheresse, ces épanchoirs n'en versent plus, et alors c'est du fond du réservoir qu'on les tire : Voici comment.

Dans l'épaisseur de la digue sont pratiqués deux voûtes, qui, à quarante pieds de distance, se prolongent sous le réservoir. A l'une de ces voûtes sont adaptés verticalement trois tubes de bronze, du calibre des plus gros canons, et par lesquels, quand leurs robinets s'ouvrent, l'eau du réservoir tombe dans un aqueduc pratiqué le long de la seconde voûte ; en sorte que, lorsqu'on pénètre jusqu'à ces robinets, on a cent soixante pieds d'eau sur la tête. Nous ne laissâmes pas de nous avancer jusques-là, à la lueur du godron enflammé, que notre conducteur portoit dans une poêle ; car nulle autre lumière n'auroit tenu à la commotion de l'air qu'excita bientôt sous la voûte l'explosion des eaux, quand, tout-à-coup, avec un fort levier de fer notre homme ouvrit le robinet de l'un des trois tuyaux, puis celui du second, puis celui du troisième. À l'ouverture du premier, le plus effroyable tonnerre se fit entendre sous la voûte ; et deux fois, coup sur coup, ce mugissement redoubla. Je croyois voir crever le fond du réservoir, et les montagnes des

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de Jean-François Marmontel



environ s'écrouler sur nos têtes. L'émotion profonde, et à dire vrai, la frayeur que ce bruit nous avoit causée, ne nous empêcha point d'aller voir ce qui se passoit sous la seconde voûte. Nous y pénétrâmes, au bruit de ces tonnerres souterrains; et là nous vîmes trois torrents s'élancer par l'ouverture des robinets. Je ne connois dans la nature aucun mouvement comparable à la violence de la colonne d'eau, qui, en flots d'écume, s'échappoit de ces tubes. L'œil ne pouvoit la suivre sans étourdissement on ne pouvait la regarder. Le bord de l'aqueduc où fuyoit ce torrent n'avait que quatre pieds de large ; il étoit revêtu d'une pierre de taille, polie, humide et très-glissante. C'étoit la que nous étions, debout, pâlissans, immobiles ; et si le pied nous eût manqué, l'eau du torrent nous eût roulés à mille pas dans un clin d'œil. Nous sortîmes en frémissant ; et nous sentîmes les rochers auxquels la digue est appuyée trembler à cent pas de distance.

Tome 2, p. 298-299

Mme du Défant, après avoir veillé toute la nuit chez elle-même ou chez madame de Luxembourg, qui veilloit comme elle, donnoit tout le jour au sommeil, et n'étoit visible que vers les six heures du soir. Mlle l'Espinasse, retirée dans sa petite chambre, sur la cour du même couvent, ne se levoit guère qu'une heure avant sa dame ; mais cette heure si précieuse, dérobée à son esclavage, étoit employée à recevoir chez elle ses amis personnels, d'Alembert, Chastellux, Turgot, et moi de temps en temps. Or, ces messieurs étoient aussi la compagnie habituelle de Mme du Défant ; mais ils s'oublioient quelquefois chez Mlle l'Espinasse, et c'étoient des momens (sic) qui lui étoient dérobés; aussi ce rendez-vous particulier étoit-il pour elle un mystère ; car on prévoyoit bien qu'elle en seroit jalouse. Elle le découvrit ; ce ne fut, à l'entendre, rien de moins qu'une trahison. Elle en fit les hauts cris, accusant cette pauvre fille de lui soustraire ses amis, et déclarant qu'elle ne vouloit plus nourrir ce serpent dans son sein.

Leur séparation fut brusque; mais Mlle l'Espinasse ne resta point abandonnée. Tous les amis de Mme du Défant étoient devenus les siens. Il lui fut facile de leur persuader que la colère de cette femme étoit injuste. Le président Hénault lui-même se déclara pour elle. La duchesse de Luxembourg donna le tort à sa vieille amie, et fit présent d'un meuble complet à Mlle l'Espinasse, dans le logement qu'elle prit. Enfin, par le duc de Choiseul, on obtint pour elle, du roi, une gratification annuelle qui la mettoit au-dessus du besoin, et les sociétés de Paris les plus distinguées se disputèrent le bonheur de la posséder.

Tome 2, p. 308

Buffon, avec le cabinet du roi et son histoire naturelle, se sentoit assez fort pour se donner une existence considérable. Il voyoit que l'école encyclopédique étoit en défaveur à la cour et dans l'esprit du roi; il craignit d'être enveloppé dans le commun naufrage ; et pour voguer à pleine voile, ou du moins pour

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de Jean-François Marmontel



louoyer seul prudemment parmi les écueils, il aima mieux avoir à soi sa barque libre et détachée. On ne lui en sut pas mauvais gré. Mais sa retraite avoit encore une autre cause. Buffon, environné chez lui de complaisants et de flatteurs, et accoutumé à une déférence obséquieuse pour ses idées systématiques, étoit quelquefois désagréablement surpris de trouver parmi nous moins de révérence et de docilité. Je le voyois s'en aller mécontent des contrariétés qu'il avoit essuyées. Avec un mérite incontestable, il avoit un orgueil et une présomption égale au moins à son mérite. Gâté par l'adulation, et placé par la multitude dans la classe de nos grands hommes, il avoit le chagrin de voir que les mathématiciens, les chimistes, les astronomes, ne lui accordoient qu'un rang très-inférieur parmi eux; que les naturalistes eux-mêmes étoient peu disposés à le mettre à leur tête, et que, parmi les gens de lettres, il n'obtenoit que le mince éloge d'écrivain élégant et de grand coloriste. Quelques-uns même lui reprochoient d'avoir fastueusement écrit dans un genre qui ne vouloit qu'un style simple et naturel. Je me souviens qu'une de ses amies m'ayant demandé comment je parlerois de lui, s'il m'arrivoit d'avoir à faire son éloge funèbre à l'académie française, je répondis que je lui donnerois une place distinguée parmi les poètes du genre descriptif ; façon de le louer dont elle ne fut pas contente.

Buffon, mal à son aise avec ses pairs, s'enferma donc chez lui avec des commensaux ignorans et serviles, n'allant plus ni à l'une, ni à l'autre académie, et travaillant à part sa fortune chez les ministres, et sa réputation dans les cours étrangères, d'où, en échange de ses ouvrages, il recevoit de beaux présents ; mais du moins son paisible orgueil ne faisoit du mal à personne. Il n'en fut pas de même de celui de Rousseau.